

## Culture



**Françoise HÉRITIER, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1996. 333 pages, FF 140 /  
Françoise HÉRITIER, B. CYRULNIK, A. NAOURI, D. VRIGNAUD et  
M. XANTHAKOU, *De l'inceste*. Paris : Éditions Odile Jacob, Coll.  
« Opus. Sciences humaines », 1994. 223 pages, FF 55**

Jean-Claude Muller

Volume 16, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083959ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083959ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),  
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne  
d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1996). Compte rendu de [Françoise HÉRITIER, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1996. 333 pages, FF 140 / Françoise HÉRITIER, B. CYRULNIK, A. NAOURI, D. VRIGNAUD et M. XANTHAKOU, *De l'inceste*. Paris : Éditions Odile Jacob, Coll. « Opus. Sciences humaines », 1994. 223 pages, FF 55]. *Culture*, 16(2), 93–98.  
<https://doi.org/10.7202/1083959ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne  
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /  
Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Review Article / Article Commentaire

**Françoise HÉRITIER, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence.***

Paris : Éditions Odile Jacob, 1996. 333 pages, FF 140.

**Françoise HÉRITIER, B. CYRULNIK, A. NAOURI, D. VRIGNAUD et M. XANTHAKOU, *De l'inceste.***

Paris : Éditions Odile Jacob, Coll. « Opus. Sciences humaines », 1994. 223 pages, FF 55.

Jean-Claude Muller \*

Editor's Note: Due to technical difficulties, the last page of this article (Culture XVI (1)) was incomplete. The Editors prefer to reprint it in its entirety.

NDLR: En raison de difficultés techniques, la dernière page de cet article (Culture XVI (1)) était incomplète. La Rédaction préfère le reproduire intégralement.

Le premier titre est un très beau livre consistant en un recueil de douze articles publiés par l'auteur depuis quelque dix ans sur la question de la différence des sexes et de leur hiérarchisation. Ces textes ne sont pas toujours aisément accessibles; leur parution en volume est donc très opportune. La thèse centrale du livre est que, si la pensée ne peut s'élaborer qu'en pensant la ou les différences, elle le fait en hiérarchisant celles-ci selon des codes culturels divers mais qui comportent un invariant : la supériorité massive du masculin sur le féminin, vue inconsciemment comme un fait de nature alors qu'il relève de la culture. Françoise Héritier voit les méditations sur la différence entre les sexes comme le fondement de toute pensée parce que cette différence est la plus proche, la plus immédiatement appréhendable que puisse saisir l'espèce humaine. Outre le fait qu'il y ait deux sexes, ce qui fonde la différence primordiale, les données « biologiques » se résument à peu de choses – conception, naissance, allaitement – et ils relèvent d'explications culturelles, même dans nos sociétés qui se targuent d'une différence radicale avec les sociétés anciennes ou « primitives » parce que celles-ci n'ont pas la Science. Mais cette

dernière, à l'examen, use d'un langage encore tout imprégné de la hiérarchie masculin/féminin, ainsi que plusieurs exemples le montrent de manière lumineuse. Cependant, le donné biologique est ordonné et permet d'explorer quelques possibilités logiques d'organisation sociale et de terminologies de la parenté en nombre limité qui, quelquefois comme dans le cas des systèmes crow, donnent le beau rôle idéologique à la femme, mais jamais jusqu'au bout ainsi que le font les systèmes plus idéologiquement machistes que sont leurs presque homologues mais inverses, les systèmes terminologiques omaha. Ces possibilités logiques découlant des données biologiques ne sont pas nombreuses mais le fait le plus intéressant est que certaines de ces possibilités imaginables, donc théoriquement possibles, ne sont jamais réalisées. C'est en partie sur ces absences que s'appuie la réflexion de l'auteur pour faire comprendre ce qu'elle entend par « valence différentielle des sexes » qui n'est basée en rien sur le substrat biologique mais sur des manipulations symboliques qui créent de l'inégalité, même si la femme semble – rarement toutefois – avoir idéologiquement, mais pas pratiquement, le beau rôle.

\* Département d'Anthropologie, Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A, Montréal, (Québec) H3C 3J7

Cette dichotomie entre les sexes s'accompagne de correspondances jumelées en paires d'oppositions qui associent un sexe et l'autre à la paire droite/gauche, chaud/froid, haut/bas, etc. Ce sont ces codages qui permettent d'expliquer des prohibitions, des interdits et des coutumes pour le moins bizarres. L'auteur donne l'exemple d'un système thermodynamique, celui des Samo où elle a travaillé, qui classe les êtres humains en chauds et froids selon leur âge, leur sexe et leur condition. On explique souvent l'interdit pour les femmes allaitantes d'avoir des relations sexuelles avec leur mari – ou tout autre homme – par la crainte qu'une grossesse intempestive ne vienne tarir une source de nourriture encore essentielle au bébé. Ceci n'est pas vérifié empiriquement car il y a un blocage de l'ovulation pendant la période d'allaitement. Cette prohibition ne découle donc pas d'une observation empirique qui la contredirait – sauf rares exceptions – mais d'une construction idéologique que l'auteur démonte pas à pas et qui fait de la femme un être passif et, par là-même, inférieur par rapport à l'homme.

Les idées sur la fécondité et la stérilité sont aussi exprimées en termes météorologiques et thermiques. Ces idées se basent sur l'observation mais certains faits, la relative stérilité adolescente avec laquelle jouent plusieurs sociétés en permettant ou en enjoignant même les relations prémariatales, sont justiciables d'interprétations variées et contradictoires. Ces interprétations de la stérilité concernent exclusivement celle des femmes, car si l'on connaît l'impuissance masculine, la stérilité de ce sexe est inconnue et ne fut même détectée que récemment dans notre société réputée « scientifique ». La stérilité est une affaire de déséquilibre, de sanction sociale contre des infractions – conscientes quelquefois mais la plupart du temps non voulues – aux règles sociales. Qui plus est, elle peut venir de quelqu'un d'autre que la victime. Dans tous les cas, ces entorses au code social se répercutent dans leur registre homologue biologique et climatologique, amenant soit sécheresse et stérilité ou encore, à l'inverse, inondations et froid humide, selon les types d'infractions.

Ces correspondances chaud/froid, ces humeurs que sont le sang normal, le sang des femmes menstruées et le sperme, ont donné lieu à des spéculations sur leurs origines, leurs interrelations causales et leur fonctionnement selon que les femmes sont nubiles, enceintes, mariées, veuves ou encore ménopausées. Comme le réel est con-

traint – Françoise Héritier insiste à juste titre sur le matérialisme dont elle se réclame –, les solutions imaginées ne peuvent qu'être groupées en classes qu'on retrouve un peu partout dans le monde sans qu'elles puissent être le résultat d'un simple diffusionnisme. Il ressort de l'examen de quelques unes de ces théories que le sang est souvent issu des os de l'homme et se transforme en sperme. Celui-ci nourrit le fœtus des femmes enceintes mais chauffe les femmes stériles qui néanmoins se refroidissent en le perdant lors des menstrues. La part belle et essentielle revient, encore une fois, à l'homme qui en tire tout le crédit, ou du moins la plus grande partie. Le problème abordé précédemment de l'interdit de coucher avec une femme allaitante est ensuite repris sous un autre angle complémentaire pour montrer pourquoi le sperme et le lait sont antagonistes.

Quelques figures culturelles extrêmes de la masculinité et de la féminité sont aussi évoquées. Les représentations unilatérales de moitiés d'hommes – jamais de femmes – coupés verticalement, qu'on retrouve un peu partout dans le monde, les motifs du pied déchaussé, les rites qui se font à cloche-pied ont été l'objet de multiples gloses et interprétations, sans qu'aucune ne soit pleinement convaincante. Rassemblant tous ces thèmes, traités le plus souvent chacun isolément, l'auteur nous suggère que ces représentations concentrent en un seul point la force créatrice et reproductrice de l'homme en accentuant l'asymétrie entre les sexes.

Le statut du genre et du sexe de l'individu sont donc autant du domaine de la culture que de celui de la nature; ce sont des construits symboliques et idéologiques phrasés de telle façon qu'ils apparaissent comme entièrement naturels. Sont examinées ici les théories fort contrastées d'Aristote, dont nous sommes encore inconsciemment en partie redevables – et victimes ! –, celles de certains Mélanésiens et des Inuit où ces relations idéologiques entre genre et sexe sont particulièrement spectaculaires.

Dans notre société, les discours des hommes sur les femmes sont quelquefois contradictoires et dévalorisent les femmes comparées aux prétendues évidences vantant les qualités masculines. Ces propos, qui se veulent souvent complémentaires en théorie, ne s'équilibrent pourtant pas dans la réalité car il y a toujours un sexe dominant et un sexe dominé. L'auteur discute de la probabi-

lité statistique que la suprématie masculine soit universelle; ce faisant, elle examine les arguments de plusieurs féministes allant à l'encontre de cette thèse. C'est court, percutant et convainquant, encore faut-il lire ce que les mots veulent dire effectivement et ne pas tenter de détruire la thèse en transformant les termes par des glissements sémantiques. Il est vrai que dans quelques sociétés connues, comme les Iroquois, les femmes jouissaient (jouissent toujours autant ?) de pouvoirs importants et qu'il existait – le phénomène réapparaît aujourd'hui – des femmes qui faisaient la guerre. Mais ce sont des femmes « hors-classes » qui peuvent prétendre à de tels statuts ; les femmes iroquoises influentes et les femmes piegan « à coeur d'homme » ont toutes un certain âge et sont ménopausées alors que les femmes guerrières ne sont en général pas encore mariées. C'est donc avant ou après que la femme ait rempli le vrai rôle pour lequel on la désigne, la maternité, qu'elles peuvent, peu ou prou, participer de la sphère masculine. C'est la fécondité et le pouvoir – plutôt le devoir – de donner le jour à des enfants qui distingue la femme de l'homme. Ce n'est pas le sexe anatomique qui compte le plus puisque quelques sociétés permettent à des femmes stériles de se changer en hommes, d'épouser une femme et de devenir le père des enfants que cette épouse aura eu d'un concubin. La domination masculine est, au fond, le résultat du désir de l'homme de contrôler cette fécondité. Les femmes enceintes et allaitantes ont moins de mobilité que les hommes, ce qui est bien montré dans le cas des sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades. Ceci encourage une spécialisation des tâches qui donne lieu à la division sociale du travail. A ceci s'ajoute la nécessité de l'exogamie qui fait que les hommes échangent entre eux le potentiel de fécondité de leurs soeurs et filles qui sont réduites à leur rôle de reproductrices pendant que les hommes développent des savoirs spécialisés et se fabriquent des domaines réservés d'où les femmes sont exclues. A quoi tient la valorisation de ces domaines réservés, qui existent aussi chez les femmes mais qui sont minorisés quand ils ne sont pas symboliquement confisqués par les hommes – les grands chefs cuisiniers ne sont-ils pas chez nous des hommes alors que les femmes ont pour domaine réservé la cuisine tous les jours que Dieu fait ? Les grands couturiers ne sont-ils pas, sauf exceptions rares mais significatives comme Coco Chanel qui inaugura la mode à la garçonne, des hommes, fussent-ils homosexuels, alors que les femmes filaient, tissaient et cousaient toute l'année ? F. Héritier avance comme dernière

hypothèse que c'est dans le corps féminin que se trouve la solution de l'énigme. La femme verse le sang sans le vouloir, elle est passive lorsqu'elle a ses règles alors que l'homme peut, lui, faire couler son sang et celui d'autrui selon son libre arbitre, ce qui, ajouté aux autres causes mentionnées ci-dessus, lui permet de valoriser son propre sexe aux dépens de l'autre.

Le cas des célibataires, veuves et veufs est ensuite traité. Le célibat primaire est le plus souvent impensable pour les deux sexes bien que de rares confréries religieuses le prônent comme assurance du salut dans l'au-delà. Quant aux veuves et aux veufs, leur statut varie d'une société à l'autre mais dans aucune ou presque la femme ne peut devenir comme un homme. Les sociétés les plus libérales à ce titre leur interdisent toujours au moins un des domaines réservés aux hommes, aussi ténu puisse-t-il nous sembler.

Les nouvelles découvertes de la science et les procédés modernes pour faire échec à la stérilité, comme l'insémination artificielle et les mères porteuses, semblent poser des problèmes éthiques à beaucoup d'entre nous. L'auteur discute de ces interrogations à la lumière des matériaux ethnographiques. Ces procédés ne sont pas aussi nouveaux qu'ils le paraissent. Il n'y a que les transplantations d'ovocytes ou d'embryons et la congélation du sperme qui le soient ; pour tous les autres, la littérature anthropologique regorge d'exemples depuis le lévirat, les inséminations naturelles avec un autre homme que le conjoint, les mères porteuses et d'autres cas encore ou la stérilité change la femme en homme qui peut alors épouser une autre femme et devenir le père social des enfants conçus par un concubin, comme nous l'avons vu. L'auteur examine la loi française et recommande certains amendements, en particulier l'interdiction de pouvoir jouer entre le biologique, le génétique et le droit pour récuser une filiation par insémination, demandée et acceptée selon un des critères et récuser plus tard par un autre. Ces béances et contradictions de la loi sont disséquées ainsi que les invraisemblances de certains des postulats brandis par un croisé éminent des Droits de l'homme, M. Badinter, qui fait fi du social en prônant les droits d'un individu abstrait qui n'existe pas, au plus grand dam des enfants, ceux-là mêmes qu'il prétend défendre...

En conclusion, l'auteur s'interroge sur le pouvoir réel des femmes et des progrès du féminisme. Sa position est assez nuancée, nous donnant, dit-elle, une réponse de Normand. Oui, il y a eu des progrès, surtout depuis 1960, alors que les femmes ont obtenu la maîtrise de leur corps et de leurs facultés reproductrices. Cependant, ces acquis sont fragiles, très fragiles, et ne sont le fait que de certains de nos pays occidentaux, le reste de l'humanité étant bien loin derrière. Comment lutter contre des stéréotypes enseignés aux deux sexes dès l'enfance, stéréotypes qui ont toujours cours dans toutes les sociétés ? Même si les femmes investissent les derniers bastions des domaines réservés aux hommes, ceux-ci en inventent de nouveaux pour tenter de perpétuer leur supériorité idéologique sur les femmes. Il faut donc être vigilants, essayer de faire connaître les mécanismes intellectuels qui ont justifié la minorisation des femmes et y aller par étapes successives. On n'effacera pas des idées véhiculées comme vérités naturelles en un jour. Il n'est que de voir la recrudescence des mouvements anti-avortement et les blocages concernant les méthodes anticonceptionnelles dans certains milieux pour s'en convaincre.

Ce qui précède rend compte de l'aspect linéaire, si je puis dire, du livre. Plusieurs des raisons qu'invoque l'auteur pour expliquer la dominance masculine sont des idées dans l'air, partagées entre autres par Clastres depuis une quinzaine d'années, mais le livre va beaucoup plus loin. Ce qui est plus important, et ceci s'applique tout autant à son précédent ouvrage paru il y a un an chez le même éditeur, *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, est la façon d'aborder le problème. Ces deux livres sont une des suites possibles et directe de *La pensée sauvage*, de fameuse mémoire. Lévi-Strauss montrait dans son essai comment la pensée apparaissait, regroupait et classait les éléments du concret par intuition et par paires contrastées. Nous avons ici-aussi cette pensée sauvage en ce qui concerne les appariements deux à deux des éléments de l'expérience directe du concret mais ces appariements se font ici discours, ou plutôt se prêtent à un discours qui lie les différents codes, biologique, social, climatologique, cosmologique, non comme dans les mythes, mais dans la réalité. Les prémisses de ces intuitions sont aussi raisonnées en termes de cause à effet, non seulement selon le sexe mais aussi selon l'âge – enfant masculin, féminin, adulte homme ou femme, vieillard et femmes âgées –, la

situation matrimoniale – non encore marié(e), marié(e), veuf, veuve ou divorcé(e) –, la situation parentale – l'individu en question est-il parent ou non à tel moment – et en font non seulement un système pensé en termes de relations causales linéaires, fussent-elles largement imaginaires, mais aussi agi puisqu'il dit ce qui est normal et anormal tout en proposant des remèdes. C'est un discours globalisant alors que les discours anthropologiques traitant de ces questions n'en restent le plus souvent qu'aux aspects sociologiques qui sont seulement les plus apparents. Ceux-ci sont vrais mais ils ne nous donnent pas les racines cachées des comportements qui sont d'abord issus de la pensée.

Si ces deux livres sont une des suites possibles de *La pensée sauvage*, ils le sont aussi pour le livre bien connu de Mary Douglas, *Purity and Danger*. Ce livre s'occupait des interdits et de leurs causes, qui sont nombreuses et souvent difficilement décodables. Une bonne partie du travail de Françoise Héritier a été de décrypter avec un grand succès la logique des interdits liés aux situations matrimoniales et parentales énumérées plus haut. Ses deux ouvrages sont remplis d'exemples de tabous qui semblaient à première vue absurdes et incompréhensibles. Contrairement à certains interdits fondés sur une analogie simple, comme une partie des tabous de la grossesse assez facilement analysés et regroupés avec un zeste de psychanalyse, ainsi que l'avait si bien fait Nicole Belmont il y a quelques années, il existe des interdits rebelles à l'interprétation car l'analogie simple ne suffit pas à les expliquer puisqu'ils sont le résultat d'une réflexion sur la causalité qui comprend plusieurs niveaux dont il faut avoir la clé, le discours local explicite ou implicite, pour pouvoir mettre ces niveaux en relation. Tous ceux qui s'intéressent à ces problèmes devront lire les deux derniers livres de Françoise Héritier. Ils vont beaucoup plus loin que leur propos avoué, tant sur le plan de la méthode que, souterrainement mais non moins fortement, sur ce que constitue la spécificité de l'anthropologie.

Lors de la lecture de ces deux ouvrages, ces réflexions sur la pensée, et la pensée de la pensée, m'ont amené, inconsciemment, à ressasser le nom de Bachelard qui revenait dans mon esprit comme une obsession sans que je puisse en trouver la cause. Cette pensée par analogie, ces chaînes réflexives mises bout à bout par cette « pensée sauvage » déjà à moitié domestiquée par une

chaîne syntagmatique à partir des analogies paradigmatiques éparées sont du raisonnement pré-scientifique. Si le nom de Bachelard m'a obsédé, c'est qu'il me rappelait ses ouvrages sur les alchimistes qui appliquaient les mêmes raisonnements à d'autres objets, partant d'analogies pour élaborer des discours associatifs expérimentaux. La théorisation et la formulation de la manière de penser telle que la voit Françoise Héritier a encore de beaux objets à explorer.

La lecture de ces deux livres pose aussi de redoutables problèmes en regard de la théorie psychanalytique. C'est le sujet du second livre que nous reçoisons ici. Le lecteur attentif des deux ouvrages dont il vient d'être question ne pouvait que se demander quelle serait la réaction des psychanalystes à ces textes puisque Françoise Héritier a donné une réponse purement sociologique, disons intellectuelle pour la définir rapidement, au problème de l'inceste (voir mon compte rendu dans *Culture* XIV (1), 1994 : 82-84). Notre auteur a devancé l'appel en conviant un pédiatre analysé, un neuropsychiatre *cum* ethologiste bien connu, un juge pour enfant et une anthropologue pour discuter quelques problèmes posés par l'inceste, ceci théoriquement et dans la pratique quotidienne des médecins, des juges et travailleurs sociaux. Le résultat est éloquent. La théorie englobante et intellectuelle de l'inceste et des relations entre les sexes a des retombées positives – souvent inattendues – lorsqu'elle est considérée d'un point de vue clinique. L'approche sociologique de Françoise Héritier se démarque de celle de Freud. Ne parlons pas du Freud de *Totem et tabou*, qui y fait de la sociologie-fiction mais de celui du développement de l'Oedipe individuel qui reste indubitablement, contre vents et marées, la base de la psychanalyse. Comment concilier ou, mieux, apparier, les deux approches, sociologique et anthropologique, en tenant compte de tous les nombreux acquis qu'à enregistré la psychanalyse sur ce problème ? La réponse de B. Cyrulnik nous dresse un portrait très informatif et vivant, ce qui ne gêne rien, de l'état de la question au point de vue de l'individu masculin et féminin vus sous l'angle de la psychologie du développement. S'appuyant également, tout en prenant ses distances épistémologiques, sur les recherches récentes en primatologie, cet auteur nous montre les pièges sémantiques qu'il y aurait – mais certains s'y sont laissés prendre ! – à étendre et à assimiler les résultats obtenus par la recherche en primatologie et en ethologie à l'espèce humaine. La dimension biologique et affective est là, mais

elle joue simultanément avec le social et finalement rejoint les positions de Françoise Héritier qui a montré le rôle fondamental que prend la parole dans le cas des prohibitions de l'inceste chez l'homme, contrairement, jusqu'à plus ample informé, à ce qui se passe chez les animaux. Lévi-Strauss avait donc vu juste : la prohibition de l'inceste est à la fois dans la nature et dans la culture et nous pouvons aujourd'hui comprendre un peu mieux le pourquoi de cet état de chose grâce aux recherches récentes en psychologie et en anthropologie. Les thèses modernes de la psychiatrie et de la psychanalyse ne contredisent en rien les découvertes de Françoise Héritier ; au contraire, elles tendraient à les confirmer comme de nombreux exemples cités dans le livre le montrent. L'inceste a ses racines dans le biologique mais elle est dite de façon différente d'une société à l'autre et c'est ce rôle de la parole qui fait une bonne partie de la différence entre « l'inceste » animal et l'inceste humain. Si la prohibition n'est pas dite comme il faut, et il y a de multiples façons de la dire, gestuellement, verbalement ou par certains actes, et en plus intériorisée et chez les parents et chez les enfants, on va vers toutes sortes de dérapages fort bien illustrés. En lisant Cyrulnik, le lecteur se rend compte que la psychiatrie actuelle et la théorie de Françoise Héritier se complètent, chacune dans leur registre ; elles s'additionnent – ou se prolongent – l'une l'autre. Ce sont deux approches nécessairement, j'insiste sur le terme, complémentaires et chacune d'elles éclaire les faces obscures de l'autre dans un langage qui, sans doute, deviendra unifié, ce qui ne veut pas dire uniforme. J'ai l'impression que c'est la psychanalyse qui y gagnera davantage que l'anthropologie. Comme les recherches en primatologie ont élargi la compréhension de toutes sortes de phénomènes et de processus relatifs au développement du petit enfant, l'approche sociologique sera – comme c'est déjà le cas dans ce livre – utile pour résoudre une série de points obscurs si l'on replace ceux-ci dans une perspective plus globale. L'inceste de deuxième type qui hante nos sociétés, comme l'a montré Françoise Héritier, est maintenant mieux compris et déjà intégré par les psychanalystes qui ont lu ses ouvrages. Point de guerre donc entre anthropologues et psychanalystes, mais collaboration et échange fructueux d'exemples cliniques ou ethnologiques pour conforter les élaborations parallèles mais complémentaires entre les deux perspectives. Je crois que ceci est vraiment un progrès. On a trop souvent dit des sciences sociales qu'elles étaient interprétatives, qu'elles reflétaient une cer-

taine subjectivité d'époque mais qu'elles n'apportent pas de faits nouveaux. C'est faux tout autant pour l'anthropologie que pour la psychiatrie.

L'essai d'Aldo Naouri intègre aussi les concepts d'identique et de différent tels que Françoise Héritier les manie pour expliquer les différences entre les perceptions des bébés garçons ou filles vis à vis de leur mère. Son texte, intitulé « Un inceste sans passage à l'acte » discute des relations mère-enfant, de la fascination obligée de l'inceste – tout le monde doit passer par là – et de la prétendue résolution du « complexe d'Oedipe » que l'auteur nie. Le complexe ne se résoud pas, il perdure en s'atténuant dans le meilleur des cas. Mère et enfant ont cette inclination naturelle, dictée par la biologie, la grossesse et la petite enfance ; cependant cette période fusionnelle reconnue maintenant comme un des outils théorique les plus féconds ne se termine jamais, selon Naouri : elle ne ferait que se diluer petit à petit.

Le chapitre suivant traite de la place de l'inceste dans la jurisprudence française et du statut plus ou moins occulté qu'il occupe. Le texte fait état de nombreux cas et intéressera surtout les légistes et les travailleurs sociaux. Cependant, comme la contribution précédente, celle-ci fait montre du grand désarroi qui agite notre société « occidentale » à ce sujet. On ne sait plus quoi faire ; on ne sait plus qui doit dire la Loi. Le législateur est défaillant et renvoie la balle aux juges qui doivent se débrouiller tout seuls et naviguer à l'estime. Ces deux contributions sont, en quelque sorte, un cri d'alarme pour contrer un phénomène de société où les identités sexuelles et personnelles ont de plus en plus de difficultés à s'affirmer. Il est vrai qu'on ne peut être tout le monde et soi-même en même temps. Ce qui frappe, ce sont les cas exposés par les auteurs et l'irresponsabilité des médias et d'une certaine opinion publique face à des phénomènes – inceste, pédophilie familiale – qu'elle tend à couvrir sinon à approuver, contrairement aux viols et aux pédophilies externes qui sont condamnées, par comparaison, avec une vigueur suspecte. L'inceste ne serait elle, comme le dit un proverbe, une affaire importante que lorsqu'elle sort de la famille ?

Cependant, on peut se demander si ces craintes qui assaillent notre société ne sont pas aussi du niveau du phantasme collectif – mal géré et inquiétant chez nous, il est vrai. Le chapitre de M. Xanthakou décrit une société hantée par les phantasmes d'inceste. Il s'agit d'une région du Péloponnèse où les contes sont éminemment chargés de personnages incestueux. La réalité désigne aussi quelques types d'hommes et de femmes actuels et bien vivants comme des sortes de fixateurs des fantasmes d'inceste du premier et du deuxième type. Ces contes prolongent les mythes grecs qui abondent en incestes des deux types et qui les unissent dans les mêmes personnages. Cette fixation est réelle ; à quoi exactement correspond-elle ? Nous sommes ici à nouveau dans le social : quelles sont les représentations de l'inceste ici et là et quelles peuvent être leur influence dans le quotidien de ces sociétés. Il faut faire du cas par cas ce qui est la tâche de l'ethnographie....

Le mérite principal de ce petit livre, à mon sens, est de nous montrer qu'il est peut-être plus facile qu'il n'y paraîtrait de concilier approche individuelle et approche sociale dans un abord de l'inceste et des rapports entre les sexes. Ce que je vois ici, ce sont d'abord des faits ethnographiques et des évidences cliniques qui s'expliquent sans heurt à la fois en termes sociaux et en termes biologiques et psychologiques.